

LE LIS DE QUITO

(Suite et fin)



Tous les jours elle avait à cœur de recevoir son divin Époux. Alors, elle se parait de ce qu'on pourrait appeler ses ornements de fête. Les chaînes les plus dures, les cilices les plus rudes étaient de mise pour la circonstance. A certains jours plus solennels, elle y ajoutait une couronne d'épines dont elle ceignait son front virginal. Ne pouvait-elle pas alors, en toute confiance, se présenter à Celui qui, dans sa Passion, ne fut, selon l'expression du prophète, que blessures de la tête aux pieds ? N'en était-elle pas une copie vivante ?

Nous avons vu Marie-Anne de Jésus brûler du désir du martyre pour sauver les âmes de ses frères ; son ardeur à soulager leurs misères temporelles n'était pas moindre. Les pauvres et les affligés étaient pour elle la vivante image de son Sauveur ; et en conséquence elle se dépensait sans compter à leur service. Elle allait même jusqu'à prendre sur sa frugale nourriture pour subvenir à leurs nécessités ; elle aimait à confectionner de ses mains des vêtements qu'elle leur faisait distribuer ensuite par son directeur de conscience, non toutefois sans avoir au préalable obtenu l'autorisation de ses parents. Sa charité s'exerçait de préférence envers une veuve, réduite à la mendicité ; celle-ci, de son propre aveu, dut aux libéralités de notre bienheureuse de ne pas mourir de misère et de faim.

Ainsi Marie-Anne, on peut le dire, marchait de vertu en vertu. Sa vie si édifiante allait trouver son couronnement dans le Tiers-Ordre. Ayant entendu parler de cette institution, elle n'eut de repos qu'elle n'eût obtenu son admission. Enfin, le 6 novembre 1639, en compagnie de sa nièce, elle recevait l'habit franciscain des mains du père